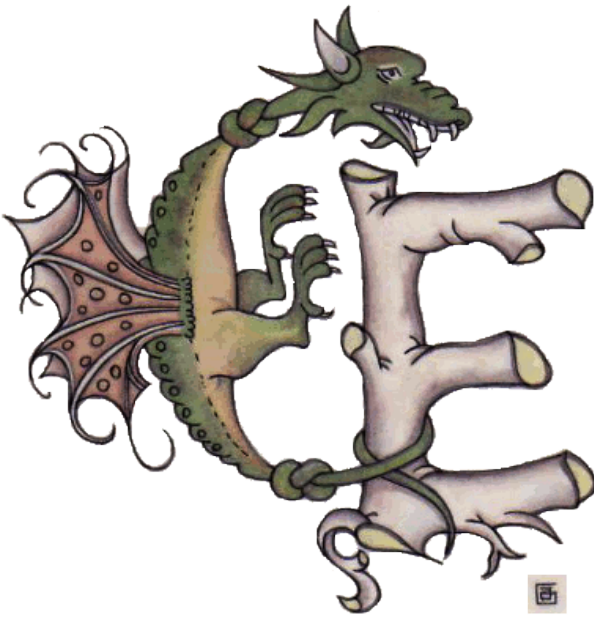


**Bernard Gineste**

**Histoire du papier à Étampes  
des origines au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle :  
Étude des filigranes conservés**



**Première édition :**

***Les Cahiers d'Étampes-Histoire* 11 (2013), pp. 26-49**

**Réédition numérique avec l'aimable autorisation de l'auteur :**

***Le Corpus Étampoïis*, août 2018**

# *Histoire du papier à Étampes, des origines au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle Étude des filigranes conservés (1394-1561)*

Bernard Gineste

**A**u XVIII<sup>e</sup> siècle, trois moulins du faubourg Saint-Martin d'Étampes, tous sur la Chalouette, fabriquaient du papier<sup>1</sup>. Quelques données ont déjà été publiées sur les papetiers de cette époque<sup>2</sup>. Mais l'histoire du papier à Étampes à date plus ancienne n'a pas pu être étudiée jusqu'ici, faute de documents utilisables, spécialement pour ce qui concerne le moyen âge et le XVI<sup>e</sup> siècle.

## **I Objet et méthode de l'enquête**

Notre but est modeste et nous essaierons ici de répondre seulement à quelques questions simples. A partir de quand a-t-on utilisé du papier à Étampes ? D'où provenait-il ? Par quels circuits commerciaux ? D'autre part, vers quelle époque en a commencé la production locale ?

L'histoire générale nous enseigne que le papier a été inventé en Chine vers le second siècle avant notre ère. Le secret de sa fabrication, venu vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle à la connaissance des Arabes, s'est diffusé par leur intermédiaire en Europe à partir du XII<sup>e</sup> siècle, d'abord à Byzance, puis en Sicile et en Espagne. Le premier document conservé sur papier en France date de 1248<sup>3</sup>, et dès l'an 1340<sup>4</sup> la chancellerie du roi de France fait un usage croissant de ce nouveau matériau.

Pour autant, dans le nord de la France, la production ne commence de manière sensible et durable que vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, d'abord à Troyes en Champagne,

1 Selon Léon Marquis, *Les Rues d'Étampes et ses monuments*, Étampes, Brière, 1881, p. 94.

Aucun auteur ne s'est aventuré jusqu'ici à les identifier. C'étaient me semble-t-il les moulins de la Trinité, Badran et de la Pirouette.

2 Charles Forteau, « La paroisse de Saint-Martin d'Étampes (suite) XI. Hôtellerie et moulins », in *Bulletin de la Société historique et archéologique de Corbeil d'Étampes et du Hurepoix* t. 19 (1913), pp. 17-25 ; Michel Martin, « Artisans et commerçants à Saint-Martin au XVIII<sup>e</sup> siècle », in *Cahier d'Étampes-Histoire* 10 (2009), pp 16-20.

3 C'est le registre de minutes du notaire marseillais Giraud Amalric.

4 Archives Nationales (désormais AN) JJ 76 : registre pour les années 1340-1348.



*Feuille d'un registre du notaire étampoï Michel Loiseau, utilisée en 1542-1543, vue à contre-jour et portant le filigrane PH de Pierre Hesmes, papetier étampoï (Archives départementales de l'Essonne)*

puis à Essonnes où on trouve mention dès 1386 du papetier Jean Piestre<sup>5</sup>. Cependant la première mention connue d'une industrie papetière à Étampes ne remonte qu'au 15 mars 1538, date à laquelle on se préoccupe à Paris d'une baisse générale de la qualité de la production : « *le papier qui se fait maintenant et se vend et se débite en ce royaume, mesme ès moulins à papier de Troye, Essonne [sic], Corbeil, Dreux, Estampes et autres lieux, n'est communément bon, loyal ny marchand, ny de qualité et quantité qu'il doit estre.* »<sup>6</sup>

En l'absence de toute donnée d'archive antérieure aux années 1530, notre enquête ne peut s'appuyer que sur l'examen même des papiers utilisés à Étampes depuis les origines jusqu'à cette période, et spécialement sur leurs marques de fabrique que sont les filigranes.

Souvent négligés, le plus souvent même inaperçus, les filigranes sont essentiellement des dessins de différentes sortes opérés en creux dans l'épaisseur même de la pâte à papier, par un fil de laiton qu'on a soudé à la *forme* dans laquelle décante la pâte à papier. On ne les aperçoit généralement que par transparence, en plaçant le papier devant une source de lumière. Quelquefois mal imprimés et peu lisibles, d'autres fois d'un très grand intérêt artistique et documentaire, ils restent le plus souvent énigmatiques.

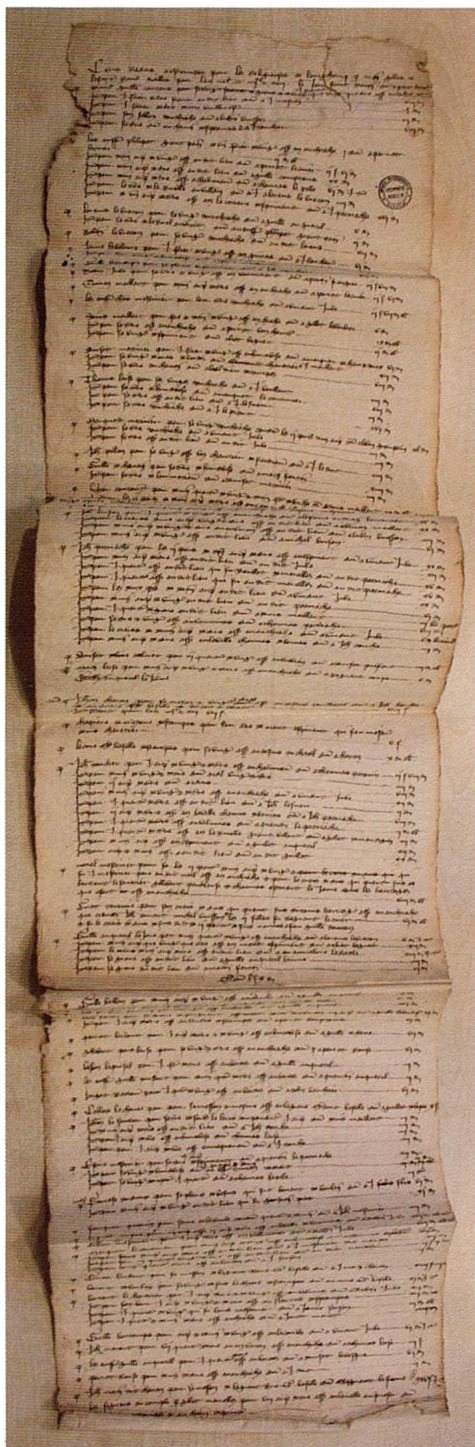
En cette matière cependant, et par chance, nous pouvons nous appuyer sur le *Dictionnaire des filigranes* de Charles-Moïse Briquet, qui, bien que déjà séculaire, reste fondamental<sup>7</sup>. Parcourant de très nombreuses bibliothèques et archives européennes, il a enregistré, comparé et classé plus de 40.000 filigranes attestés depuis les origines de la papeterie européenne jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. S'il arrive rarement à attribuer précisément tel ou tel filigrane à un papetier bien déterminé, il parvient bien souvent à en localiser à peu près l'origine et surtout à en établir assez précisément la zone et la période de diffusion, ce qui en certains cas nous permettra de nous faire une idée de la place du marché étampois dans les circuits commerciaux de l'époque.

Les documents sur papier antérieurs à 1530 qui sont parvenus jusqu'à nous ne sont pas très abondants. C'est seulement à partir de 1531, précisément, que nous disposons de registres de notaires puis de minutes, à une époque où l'existence d'une

<sup>5</sup> AN S 5142 n°8, texte édité par Henri Stein, *Annales du Gâtinais*, t. 12, 1894, pp. 340-342.

<sup>6</sup> Arrêt du Parlement de Paris, AN X.1a 4905, folios 584-588, édité par Egasse du Boullay, *Historia Universitatis*, t. VI, pp. 313-319, cité par Henri Stein, in *Annales du Gâtinais*, t. 12, 1894, pp. 346-347.

<sup>7</sup> *Les Filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600, avec 39 figures dans le texte et 16 112 fac-similés de filigranes*, Genève & Paris, Alphonse Picard et fils, 1907.



paperie locale n'est plus à démontrer. Les premiers registres paroissiaux sont encore plus tardifs<sup>8</sup>. Par chance cependant nous avons conservé en grande partie une précieuse série documentaire, celle des registres de la censive des dames de Longchamp à Étampes, qui commence en 1267 et se termine à la Révolution française.

## II

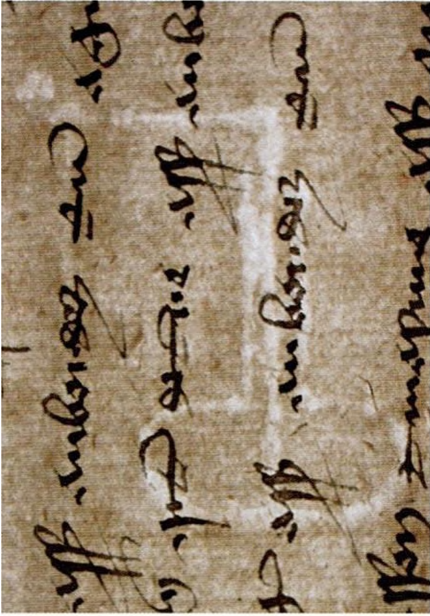
### Que nous révèlent les premiers papiers utilisés à Étampes ?

Tous les premiers registres conservés de la censive de Longchamp depuis l'origine, à savoir depuis 1267, sont rédigés sur parchemin, et ce jusqu'en l'année 1394, où l'on a conservé à la fois un brouillon tenu sur un rouleau de papier, et un registre mis au net sur un cahier de vélin. A partir de 1400 on n'utilise plus que le papier.

*Rouleau de papier, censive de Longchamp, 1394*

<sup>8</sup> Le plus ancien, celui de Notre-Dame, ne commence qu'en 1545.

## La Guimbarde de 1394



Le filigrane à la guimbarde

Le plus ancien papier utilisé à Étampes que nous ayons donc examiné à ce jour a été utilisé en 1394, pour tenir le brouillon du registre des censitaires des dames de Longchamp à Étampes, brouillon qui a ensuite été mis au net sur un cahier de parchemin.

Il s'agit de trois feuillets de papier dont la largeur varie entre 29,5 et 30 cm, et la longueur entre 43,5 et 45 cm. On y a porté le nom des censitaires, la nature des biens tenus en censive, et le cens perçu pour chacun, avec une somme partielle calculée au bas de chaque feuillet. Les feuillets ont ensuite été cousus bout à bout de manière à former un rouleau analogue aux rouleaux de vélin des recensements précédents.

Chacun de ces trois feuillets porte un même filigrane des plus originaux, qui avait déjà été repéré ailleurs par Charles-Moïse Briquet, mais classé parmi les « filigranes non identifiés », sous le numéro 16050. Pourtant le dessin en est très parlant. Il s'agit sans l'ombre d'un doute d'une guimbarde<sup>9</sup>, comme l'a depuis remarqué au moins Gjermund Kolltviet.

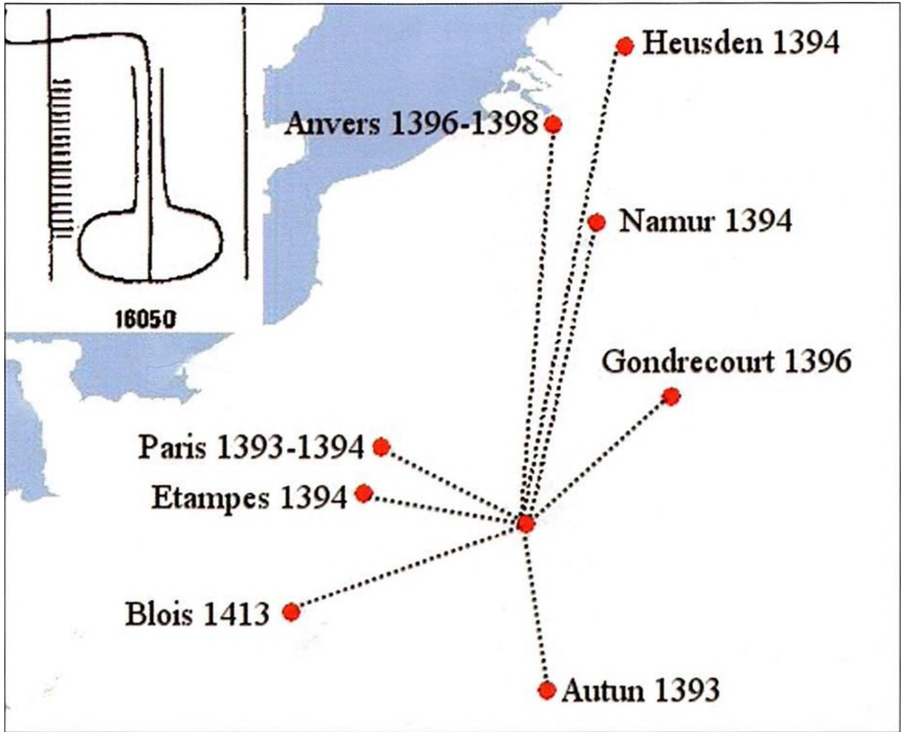
Cet archéologue a établi récemment, sur la base de plus de 800 découvertes de guimbardes en Europe, que cet instrument y est devenu usuel à partir du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Il signale aussi une guimbarde dans le sceau d'un certain *Johannes Trumpius* en 1353 près d'Aarburg en Suisse : c'est un cas d'*armes parlantes*, puisque le mot de *trump* en germanique ancien et en vieil anglais désigne la guimbarde. Il en va sans doute de même pour notre filigrane.

Où et quand Briquet a-t-il trouvé ce filigrane ? En 1393 à Autun (Bourgogne), en 1393-1394 à Paris, en 1394 à Namur (Wallonie) et à Heusden (Limbourg

<sup>9</sup> Cet instrument très ancien a de nombreux noms anciens mal connus :

celui de guimbarde n'est attesté qu'à partir de 1622, d'après le *Dictionnaire historique* d'Aïain Rey (édition de 2006).

<sup>10</sup> G. Kolltviet, « Archaeological Jew's Harp Finds in Europe: Chaos or Coherence? », in Ellen Hickmann et alii [éd.], *Studien zur Musikarchäologie, Vol. II: Musikarchäologie früherer Metallzeiten*, Rahden, Marie Leidorf, 2000, pp. 389-390 ; *Jew's Harp in European Archaeology*, Oxford, The Basingstoke Presse, 2006, p. 113.



*Diffusion du filigrane à la guimbarde, d'après Briquet*

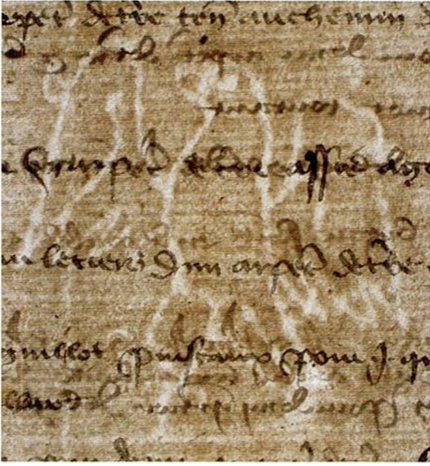
néerlandais), en 1396 à Gondrecourt (Lorraine), en 1396-1398 à Anvers (Flandre belge) et enfin à Blois en 1413, où on est visiblement dans le cas d'un emploi tardif.

Bien qu'aucune attestation de ce filigrane n'ait été trouvée par Briquet en Champagne, sa diffusion connue, telle que nous la figurons sur la carte ci-contre, pourrait assez bien s'expliquer à partir d'un centre de diffusion champenois tel que Troyes.

Seulement on ne peut pas exclure non plus qu'il soit la marque d'un papetier d'Essonne, où au moins une papeterie est attestée dès 1386, comme on l'a déjà fait remarquer. Dans le cadre de cette hypothèse, notre guimbarde pourrait constituer les *armes parlantes* d'un certain *Leronfleur*, qui aurait été un ascendant de deux papetiers d'Essonne signalés ultérieurement et tous deux nommés *Jean Leronfleur*, le premier en 1462 et le second en 1519<sup>11</sup>. Nous sommes ici naturellement dans le domaine de la pure hypothèse, puisque nous ne connaissons le nom que d'un seul papetier d'Essonne pour le XIV<sup>e</sup> siècle, Jean Piestre.

<sup>11</sup> Respectivement : AN S 1178 et AN S 1315.1, d'après Karine Berthier, « Les moulins à papier d'Essonne : origine et production XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles », in *Bulletin de la Société Historique et Archéologique de l'Essonne et du Hurepoix* t. 79 (2009), pp. 45-64.

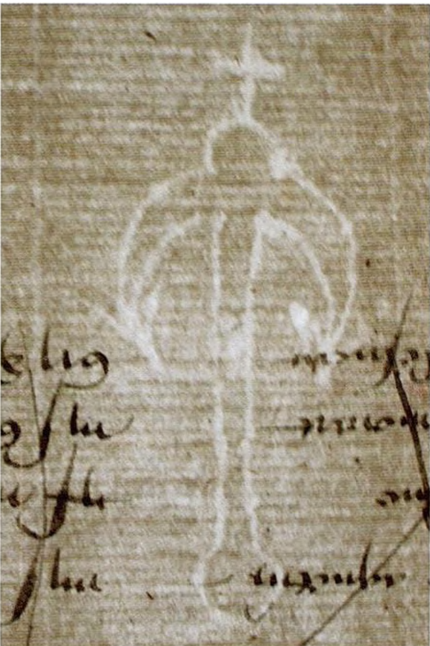
### L'Aigle de 1400



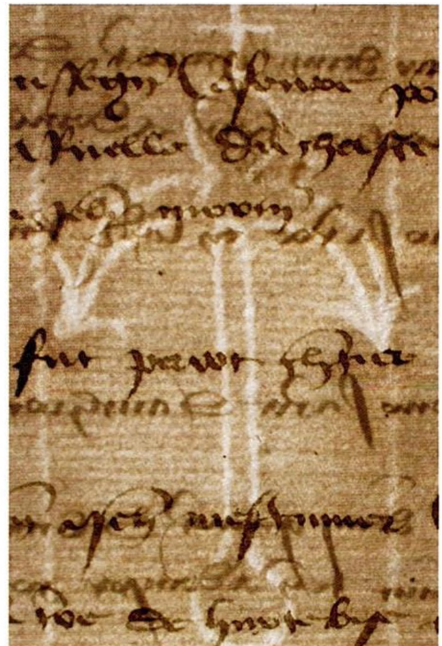
Filigrane à l'aigle

Le registre suivant conservé aux archives de Longchamp est celui de l'année 1400. C'est le premier qui soit dans son état final sur papier. C'est aussi notre premier cahier de papier conservé. Son filigrane est un *aigle au naturel*, à une tête et sans couronne, d'un très beau dessin, bien différent des aigles plutôt schématiques et héraldiques connus de Briquet, qui fait d'ailleurs même état d'une éclipse de type de l'aigle à cette époque<sup>12</sup>. Nous ne pouvons malheureusement rien tirer pour l'heure de ce filigrane isolé, mais nous nous faisons un devoir de le signaler à l'admiration du public, autant qu'à l'attention des chercheurs.

### Les Ancres de 1408 et 1448

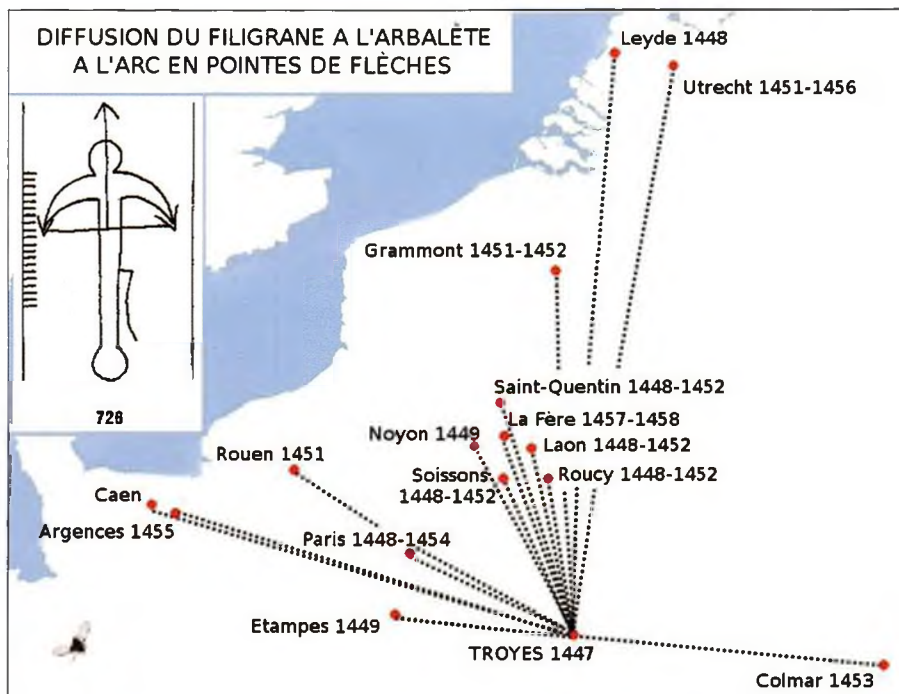


Ancre, 1408



Ancre, 1448





*Diffusion du filigrane de 1449, d'après Briquet*

Les censiers de Longchamp pour 1408 et 1448 présentent une *ancree accompagnée d'une croisette placée à l'extrémité de l'ancree voisine des deux bras*. Briquet distingue 28 sous-types de ce filigrane attesté de 1392 à 1479, depuis la Hollande jusqu'à Montpellier, et depuis la Normandie jusqu'en Allemagne.

Le filigrane de 1408 se rapproche surtout du sous-type n°366, trouvé par Briquet à Troyes en 1404, tandis que celui de 1448 ressemble surtout à son n°378, attesté en 1447 également à Troyes, ainsi qu'à Anvers en 1454. On remarquera au passage la remarquable précision et fiabilité des relevés de Briquet. Ils nous permettent en l'occurrence de constater la permanence à Étampes de la consommation de papier troyen diffusé par ailleurs également jusqu'en Belgique. Ce qui n'est pas sans poser de question : pourquoi les Etampois s'approvisionnaient-ils alors en Champagne plutôt qu'aux papeteries bien plus proches d'Essonnes et de Corbeil ?<sup>13</sup>

<sup>12</sup> Karine Berthier ne l'a pas rencontré non plus.

<sup>13</sup> Faut-il en conclure que la production essonnoise était entièrement absorbée par le marché parisien, ou bien qu'il subsistait alors un important trafic commercial continuant la tradition des défuntés foires de Champagne ?

Les Ancres transformées en Arbalètes  
de 1449 et 1457



*Arbalète, 1449*



*Arbalète, 1457*

Le censier de Longchamp pour 1449 présente un curieux filigrane qui est un intermédiaire entre le type de l'ancre et celui de l'arbalète. Ces deux motifs présentent en effet une forme générale analogue, à savoir un arc de cercle posé à l'extrémité d'une tige. Dans le premier cas la tige est prolongée par une croissette et les extrémités de l'arc de cercle se terminent en pointes de flèches qui en font les crochets d'une ancre ; tandis que dans le deuxième cas la croissette est remplacée par une flèche, la tige accostée d'un bras de levier et les extrémités de l'arc reliées par une corde. Or, dans le cas du filigrane de 1449, qui représente évidemment une arbalète, on a oublié de supprimer les pointes de flèches aux extrémités de l'ancre originelle.

Ce sous-type très précis de l'arbalète, bien connu de Briquet sous le n°726, est attesté, avec de légères variantes, d'abord à Troyes en 1447, puis, de 1448 à 1457, à nouveau à Troyes, à Étampes, à Paris, dans tout le nord du bassin parisien, en Belgique, aux Pays-Bas et en Alsace. La carte ci-contre visualise le rayonnement de la production de ce papetier troyen non identifié.

Le censier de 1457 présente quant à lui une variante inconnue de Briquet, où les pointes de flèches ont été enlevées, non seulement d'ailleurs aux extrémités de l'arc, mais encore à celle de la flèche elle-même. Briquet ne connaît ni ancre ni arbalète se terminant ainsi par une tige nue, sans croisette ni pointe de flèche. En revanche Karine Berthier a trouvé une ancre de ce genre à Saint-Spire de Corbeil en 1426<sup>14</sup>. La chose est d'autant plus remarquable que vers la même époque, comme nous allons le voir, il semble bien qu'on ait consommé à Étampes du papier produit à Essonnes.

*La fleur de lys*  
de 1448 et 1449



*Fleur de lys, 1448-1449*

Pour relier les cahiers de Lonchamp des années 1448 et 1449, on a utilisé des feuillets portant les filigranes à l'*ancre transformée en arbalète* qu'on vient de décrire, mais on les a complétés par des feuillets portant un autre filigrane, à savoir une *grande fleur de lys*. Ce même papier à la *fleur de lys* a servi à composer le cahier d'une autre censive étampoise, celle des célestins de Marcoussis pour l'an 1449, cahier qui a lui même été complété par un feuillet portant un troisième filigrane, à la *tête de boeuf sommée d'une croix*.

Briquet ne connaît pas de fleur de lys de ce type exact. En revanche Karine Berthier l'a bien rencontré, lors de sa quête de filigranes éventuellement essonnien, à Saint-Spire de Corbeil en 1444<sup>15</sup>. Inconnu de Briquet, mais utilisé une fois à Corbeil et deux à Étampes entre 1444 et 1449, ce papier a toutes les apparences d'avoir été produit à Essonnes, et peut-être précisément, vu son motif, dans un des moulins appartenant au roi<sup>16</sup>. On voit cependant qu'il semble utilisé dans le secteur concurremment avec du papier importé de Champagne.

<sup>14</sup> AD91 E dep GG 437.

<sup>15</sup> AD91 E dep GG 440.

<sup>16</sup> Karine Berthier indique cependant sur un plan de situation des moulin d'Essonnes au XV<sup>e</sup> siècle, que moulin dit du Roi était plutôt un moulin farinier.



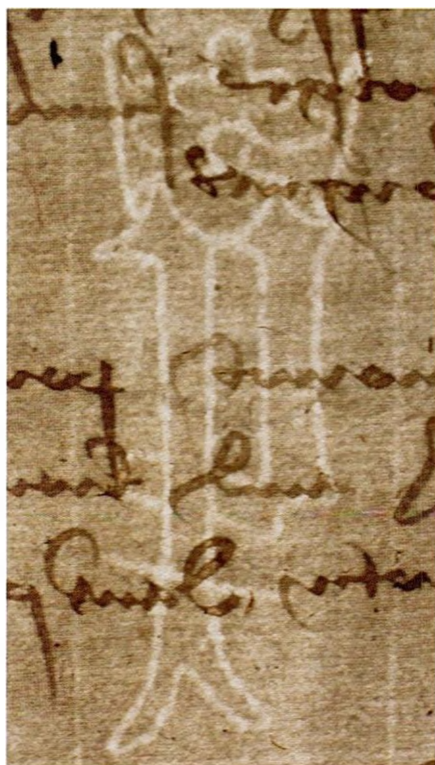
Tête de boeuf

La tête de boeuf de 1449

Un feuillet ajouté au cahier des célestins de Marcoussis pour 1449 porte en effet un filigrane à la tête de boeuf surmonté d'une tige terminée par une étoile. Ce type bien connu de Briquet connaît plusieurs variantes, mais notre filigrane étampoïse se rapproche très étroitement de son sous-type n°1423. Or il l'a trouvé d'abord à Troyes en 1439 puis en 1444-1445, et enfin à Paris en 1447. De nouveau nous sommes en présence d'un papier troyen.

Le P barré et couronné de 1482

Le censier de Longchamp pour l'an 1482 est un cahier dont le papier porte en filigrane une lettre P majuscule gothique, à jambage en pince de homard, surmontée d'une couronne à trois fleurons, au jambage traversé d'une barre qui en fait l'abréviation de la syllabe per-, ou bien plutôt du prénom Pierre. Ce filigrane est d'une forme intermédiaire entre deux types catalogués par Briquet : le n°8760 (où la barre manque) et le n°8761 (où la couronne est au bout d'une courte tige). Le premier est attesté entre 1463 et 1469 à Colmar et Strasbourg (Alsace), Mayence, Cologne, Boppard (Rhénanie), Alspach [sic] (Wurtemberg) et Soleure (Suisse alémanique), le second entre 1489 et 1496 à Pont-à-Mousson (Lorraine) et Lübeck (Schleswig-Holstein)<sup>17</sup>.

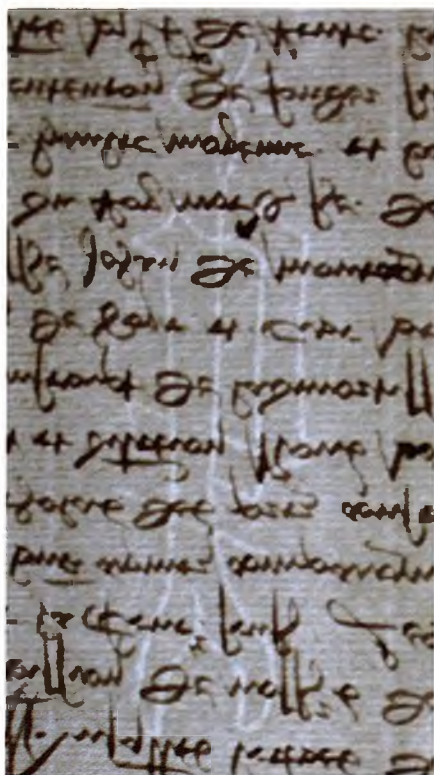


Lettre P, 1482

On est apparemment en présence d'un papier d'origine germanique. Rappelons que Charles le Téméraire est mort en 1477, que le comté d'Étampes a fait retour à la couronne en 1478, et qu'à la fin de cette même année 1482, Louis XI se fera reconnaître par le traité d'Arras la possession du duché de Bourgogne, d'où provient peut-être ce lot de papier.

*Lettre P, Lettre M et Pot crucifère*  
des environs de 1488

On conserve à Chamarande un précieux registre de papier qui contient copie de différents actes de 1405 et 1406 en faveur des célestins de Marcoussis, ainsi que leur registre pour l'année 1407 des censives de Villesauvage (Étampes), Saclas et Fourchainville (Boissy-le-Sec). Cependant les filigranes qu'on y trouve révèlent de manière tout à fait inattendue qu'il s'agit en réalité d'une copie bien postérieure. Il est composé de dix cahiers de papier. Les deux premiers cahiers (sauf pour le feuillet central du premier) ont pour filigrane une *lettre p gothique barrée* analogue à celle de 1482 mais à présent simplement *surmontée d'un fleuron à quatre feuilles*. Les sept cahiers suivants ont pour filigrane un *pot à eau sommé d'une croix*. Enfin le dernier cahier, contenant la table, ainsi que le feuillet central du premier cahier<sup>18</sup>, porte une *lettre m minuscule gothique*.

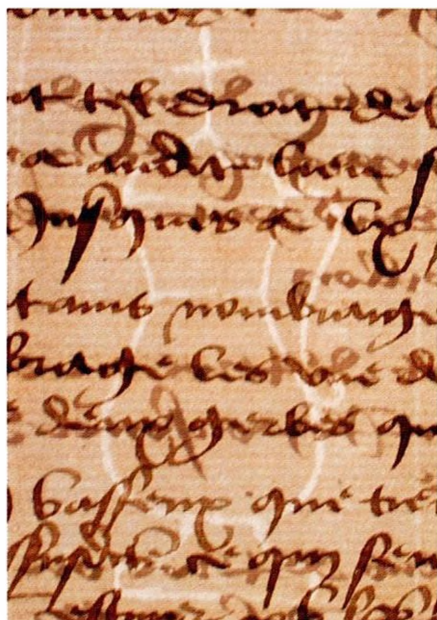


*Lettre P, vers 1488*

Le *P majuscule gothique à jambage en pince de homard* apparaît seulement à partir de 1445 et survit pendant un siècle. Même sous cette forme précise au jambage traversé d'une barre et au fleuron à quatre feuilles, il paraît fort répandu et présente

<sup>17</sup> Un type assez proche (n°8760), mais sans la barre, est attesté en 1463-1466, à Colmar, Mayence, Alspach (Wurtemberg), Boppart, Soleure et Strasbourg; un autre, d'un graphisme assez différent, à Lyre en 1526 (n°8762), et c'est tout.

<sup>18</sup> Ce qui prouve que la table a été rédigée ou copiée en même temps que le reste du registre.



Pot, vers 1488

Le troisième, beaucoup moins fréquent, est un *m* minuscule gothique, dont Briquet (n°8417) n'a trouvé qu'un autre exemple ailleurs, en 1487, à Mézières (Ardennes)<sup>21</sup>.

En conclusion l'étude des filigranes de ce censier jusqu'ici daté de 1406 nous révèle que c'est en réalité une copie rédigée sur un registre fabriqué vers 1488 avec des feuillets produits par trois papetiers troyens différents.

de nombreuses variantes entre lesquelles il est bien difficile de trancher. Karine Berthier en a trouvé un avec le même fleuron mais sans la barre à Saint-Jean Ermitage en 1497<sup>19</sup> dont elle nous dit qu'il aurait été identifié comme celui de Pierre Piètrequin, papetier à Troyes.

Le deuxième filigrane de notre registre est un *pot à eau sommé d'une croix*<sup>20</sup>, dont Briquet distingue dix sous-types<sup>20</sup>, et dont il n'a trouvé aucun exemple antérieur à 1484. Le nôtre se rapproche surtout de son n°12497, attesté de 1488 à 1501, d'abord à Troyes (deux fois), puis à Worms, Utrecht, Nancy et Cologne.



Lettre M., vers 1488

<sup>19</sup> AN S 1178.

<sup>20</sup> Du n°12496 au n°12505, sans compter une allusion de nombreuses variantes.

<sup>21</sup> Mézières où on trouve aussi un peu plus tard une autre variante de notre pot crucifère troyen.

*Coquille et bâton de saint Jacques  
de 1498, 1509 et 1511*

Voici maintenant un filigrane assez rare et intéressant à plusieurs égards, à savoir une *Coquille Saint-Jacques accompagné en pal d'un bâton de pèlerin*<sup>22</sup>, que présentent à Étampes trois sources distinctes entre 1498 et 1511.

**Le type de la coquille accompagnée en pal d'un bâton de pèlerin**

*Les sept types répertoriés par Charles-Moïse Briquet*

4508	4509	4510	4511	16078	16079	16080
1475 Troyes 1475 Paris 1476 Châlon s. M. 1477 Delft 1478 Châteaudun 1478 Bruxelles 1478 Nijenrode 1479 Troyes 1483 Leyde 1496 Tours 1496 Brème	1477 Leuvenhorst 1480 Rouen 1481 Middelbourg	1487 Troyes	1508 Turin	1508 Chartres 1516 Cologne 1517 Sens 1522 Arras	1521 Sens	1526 Eichstädt

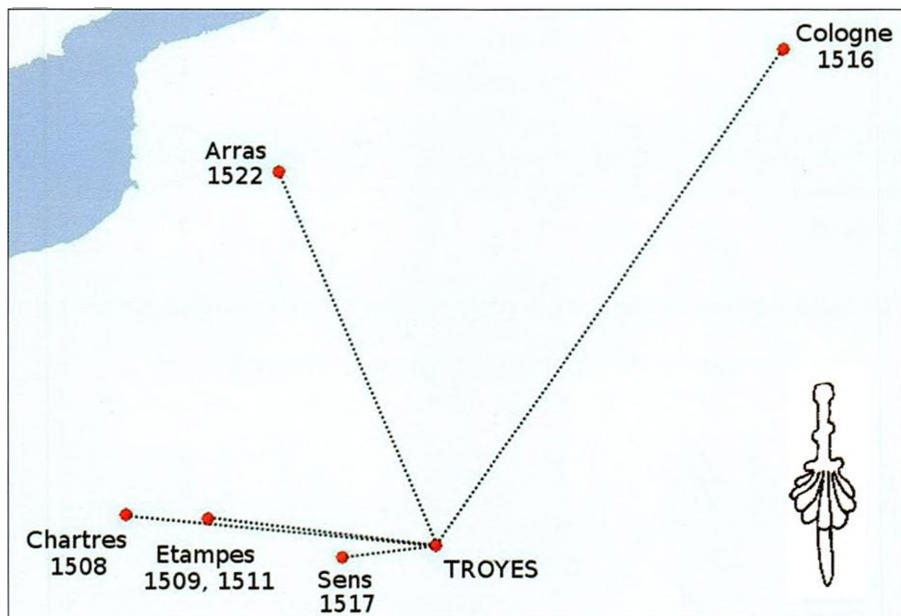
*Filigranes de Saint-Jacques, d'après Briquet*

Le premier cas est représenté par le registre de Longchamp de 1498 (E 3895). Il est mal imprimé, mais on y distingue bien derrière la coquille un bâton court dont la section supérieure a deux renflements en forme de boule, dont l'une formant pommeau, tandis qu'en bas le bâton se termine en pointe.

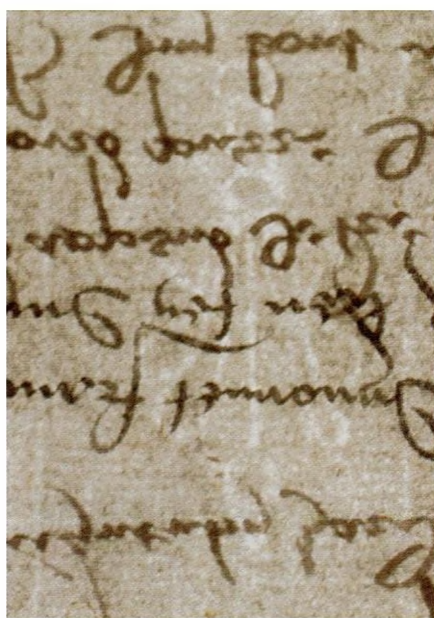


*Bâton, 1498*

<sup>22</sup> Le type général de la coquille est attesté en France selon Briquet d'abord en Champagne : « les 4504 à 4507 nous semble provenir d'un même battoir ; leur vergeure est formée de fils fins alternés de fils gros : fabrication champenoise. Après une absence de près de 80 ans, le filigrane de la coquille reparaît dans la même région (numéros 4508 à 4513), mais accompagné en pal d'un bâton de pèlerin, ce qui fait de cette marque l'emblème de St-Jacques. »



Diffusion attestée du papier du type 16078 entre 1508 et 1522, d'après Briquet



Bâton, 1498

Un autre registre de Longchamp tenu en 1509 par Jean Raclardi présente un bâton plus long extrêmement réaliste, qu'on retrouve pratiquement identique dans le plus ancien filigrane que nous ayons trouvé aux archives municipales d'Étampes, sur un cahier utilisé en 1511 pour rédiger le registre des censives étampoises des Harengeries, de Bédégon, du Poivre, de Courte et de Cochereau.

Charles Briquet connaît ce thème (n°4508 à 4511) quoique curieusement il ne l'ait pas reconnu dans les types les plus proches du nôtre, qui sont aussi les plus évidents (n°16078 et 16080)<sup>23</sup>. Pourtant, une gravure de Jacques Callot

<sup>23</sup> Il les classe parmi ses « filigranes indéterminés », les dessine à l'envers et hésite à y reconnaître soit un « cerge de procession » ou un « bâton de juge ».

<sup>24</sup> Le n°16080 présente à la fois le crochet et le fer qui termine en bas ce bâton, détail négligés par le n°16078. Les filigranes étampoises de 1509 et 1511 reproduisent seulement le fer.





*Bâton, 1509*



*Bâton, 1511*

datée de 1622 représente bien un bâton de pèlerin exactement du même genre, avec deux renflements dans la partie supérieure, entre lesquels est planté un petit crochet<sup>24</sup>.

Le n°16080 est attesté en Bavière en 1524-1530, tandis que le n°16078 l'est en 1508-1522 à Chartres (1508), Sens, Cologne et Arras. Ce papier a visiblement été diffusé depuis la Champagne, pendant une quinzaine d'années, tant en direction de Chartres (via Sens et Étampes), que vers l'Artois et la Rhénanie.

Ce circuit de distribution est très intéressant, car il montre qu'Étampes est encore intégrée à cette date à des routes commerciales qui ne passent pas par Paris, où ce type de papier n'est pas attesté, tandis qu'il l'est tout au long de la très ancienne route de Sens à Chartres.

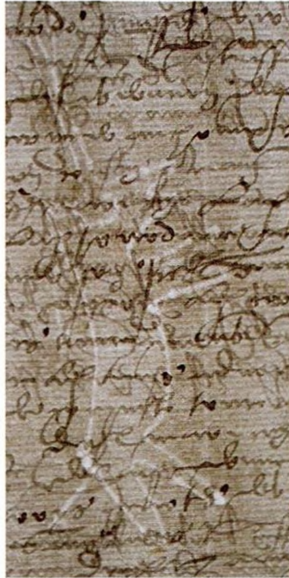


*Gravure de Jacques Callot, 1622*

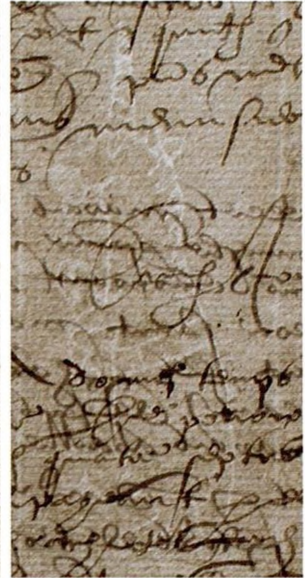
*Les Licornes  
de 1509 et 1533-1534*



*Licorne, 1509*



*Licorne, 1530*



*Licorne, 1533*

Les comptes tenus par Jean Raclardi pour les dames de Longchamp à partir de 1509<sup>25</sup> le sont sur un papier dont le filigrane représente une licorne sanglée, type fréquent, sans localisation géographique fixe ni certaine, et présentant de nombreuses variantes, de 1470 à 1548 : Briquet en distingue quatre-vingts variantes, dont certaines très voisines du filigrane que nous trouvons à Étampes, mais sans correspondance absolue.

Le type encore plus fréquent de la licorne non sanglée apparaît du registre du notaire étampois Jean Bryon<sup>26</sup> pour 1530-1532, Karine Berthier en a trouvé des exemplaires à Corbeil à Notre-Dame-des-Champs en 1426<sup>27</sup> et à Saint-Spire en 1446<sup>28</sup>. Il est donc possible que ces papiers à la licorne proviennent d'Essonne ou de Corbeil, mais cela reste une simple possibilité parmi d'autres. Nous retrouvons une autre licorne sanglée à Étampes dans le registre du notaire Mathurin étampois Quart de 1533-1534<sup>29</sup>.

25 AD91 E 3897.

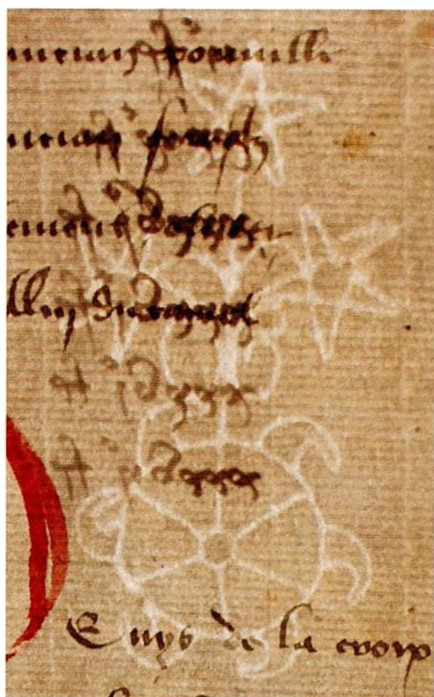
26 AD91 2E59/1.

27 Archives nationales S° 571.

28 AD91 Edep CC1.

29 AD91 E 2E59/3.

*Roue dentée aux initiales G. G.*  
(1509 et 1515)



*Roue dentée, 1511*



*Roue dentée, 1515*

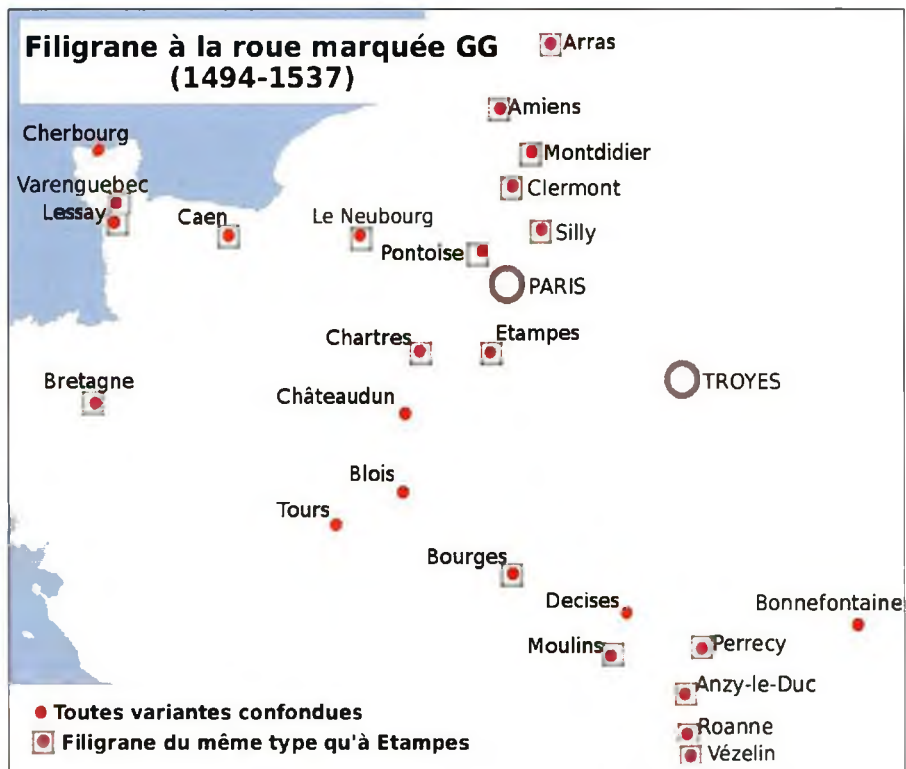
Un autre filigrane, vers la même époque, nous laisse dans une incertitude du même genre. C'est une roue de moulin dentée, dit de la *Roue du supplice*, ou de *Sainte-Catherine*, du nom d'une sainte patronne des meuniers martyrisée sur une roue, type adopté par de nombreux papetiers<sup>30</sup>.

Plus précisément il s'agit à Étampes d'une *Roue à six dents et six rais accompagnée de trois fleurs accostées des initiales G.G.*, sous-type bien connu de Briquet qui en dénombre même cinq variantes (n°13494 à 13498). Il est attesté deux fois à Étampes : la première fois par un registre de Longchamp de 1511<sup>31</sup>. Et la deuxième fois par les comptes de la paroisse Notre-Dame d'Étampes rendus en 1515 par le chanoine Jean Guichard, où Maxime Legrand, auteur en 1907 d'une édition partielle de ces comptes, a eu le mérite de le remarquer<sup>32</sup>.

<sup>30</sup> Briquet, *Dictionnaire*, p. 657 : « La multiplicité des initiales témoigne de l'usage général qui était fait en France, spécialement dans les régions du centre et du midi, de la roue de Ste-Catherine. »

<sup>31</sup> AD91 E 3998bis.

<sup>32</sup> « Compte de recettes et dépenses de la fabrique de l'église collégiale Notre-Dame d'Étampes (1513-1515) », in *Annales de la Société historique du Gâtinais* 25 (1907), pp. 72-116. Legrand n'a pas pu bénéficier du travail de Briquet, publié la même année que le sien, et décrit vaguement ce filigrane comme « composé de trois étoiles appendues à une sorte de rosace ». Nous avons donné une édition intégrale en ligne de ces comptes, [www.corpusetampois/che-16-guichard1515.html](http://www.corpusetampois/che-16-guichard1515.html).



*Diffusion du filigrane à la roue G.G., d'après Briquet*

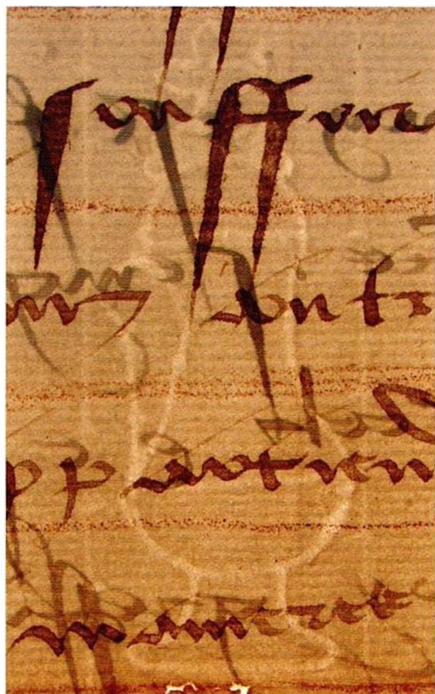
Nos filigranes se rapprochent surtout, pour la forme des fleurs et des lettres, du n°13495, d'ailleurs le plus courant, attesté ailleurs de 1506 à 1534, et notamment à Chartres en 1524, mais aussi de la Bretagne au pays lyonnais, et de la Normandie à l'Artois.

En reportant sur une carte la diffusion avérée de la production de ce papetier inconnu G. G., on constate que son moulin reste difficile à localiser, mais que son papier n'est attesté ni à Paris ni en Champagne. Il semble connaître deux voies de diffusion : d'une part l'ensemble de la vallée de la Loire, depuis Roanne jusqu'à Nantes, et d'autre part, à partir de la plaque tournante de Paris, et le nord du bassin parisien tant vers le Cotentin que vers l'Artois.

Dans ce contexte économique, la place d'Étampes est évidemment centrale comme elle l'est alors et le sera encore pour un temps sur les plans politique et militaire, puisqu'elle se trouve à mi-chemin de Paris et Orléans, entre le pôle constitué par la capitale, dont le rayonnement s'accroît toujours davantage, l'axe formé par la vallée de la Loire, qui n'est guère moins important à cette époque.

*Le pot d'étain de 1525*

Le dernier filigrane antérieur aux années 1530 que nous ayons trouvé à Étampes se trouve sur une copie en date de 1525 d'une charte du comte Jean de Foix, mort en 1500<sup>33</sup>. C'est un *Pot d'étain au couvercle langueté, sommé d'un fleuron*. Briquet en connaît trois types (n°12510 à 12512) dont celui-ci constitue une quatrième variante. La première est attestée à Senlis en 1504, la deuxième à Paris en 1509, à Douai en 1510, à Cologne en 1513 et à Pontoise en 1514, la troisième à Paris et à Beauvais en 1519 ainsi qu'à Pontoise en 1520. Ce papier semble donc avoir été produit quelque part au nord de Paris, d'où il aura été diffusé à Étampes, où il est utilisé un peu plus tardivement qu'ailleurs.

*Pot, 1525*

Nous constatons donc une nouvelle fois une diversification de l'approvisionnement en papier de la ville d'Étampes. C'est ce que confirme aussi les sondages que nous avons effectués dans les papiers utilisés à Étampes dans toute la suite du XVI<sup>e</sup> siècle : on y consomme tout du long du papier produit à Troyes, mais les cas se multiplient aussi de papiers en provenance du nord du bassin parisien qui transitent évidemment par la plaque tournante du commerce que devient toujours davantage la capitale si proche d'Étampes.

### III Le premier papetier étampoïis connu

De 1394 à 1525 nous n'avons pas rencontré la moindre trace d'une production locale de papier à Étampes. Les choses ne changent à cet égard qu'en 1538 lorsque le Parlement de Paris mentionne enfin Étampes à la fin de sa liste des centres de production alimentant la capitale.

<sup>33</sup> Archives municipales AA 122.



Filigranes de Pierre Hesmes, Étampes, 1542



Filigranes de Pierre Hesmes, Étampes, 1543

Nous avons déjà publié le résultat de nos recherches sur les tout premiers papetiers étampoïses<sup>34</sup>, recherches qui sont toujours en cours. On se cantonnera ici à celui qui, des tout premiers papetiers étampoïses, est désormais le mieux documenté, Pierre Hesmes.

Ce qu'on en savait jusqu'à présent tient en peu de mots. En 1936, Maurice Jusselin a édité un contrat passé à Chartres le 2 septembre 1561 aux termes duquel « Jehan Haïsmes, marchant papetier demourant à Estampes » y achète du chiffon, évidemment pour servir de matières première à sa papeterie. En 2009, Michel Martin a trouvé deux mentions de censitaires qualifiés « papetiers » dans les registres de la censive de Valnay du XVI<sup>e</sup> siècle, à savoir « Pierre Hesmes » en 1549, et « Jehan Olivier » en 1584<sup>35</sup>. Pour compléter ces premières données, nous avons exploré, parmi d'autres sources, les registres des naissances de la paroisse Saint-Martin, qui ne commencent malheureusement qu'en 1565<sup>36</sup>. Il mentionnent bien un certain *Jehan Hesmes* de 1565 à 1569, mais il n'est pas absolument certain qu'il s'agisse de notre homme.

<sup>34</sup> Bernard et Fanny Gineste, « Les moulins papetiers étampoïses au XVI<sup>e</sup> siècle », in *Archi-V* n°3, à paraître en avril 2013.

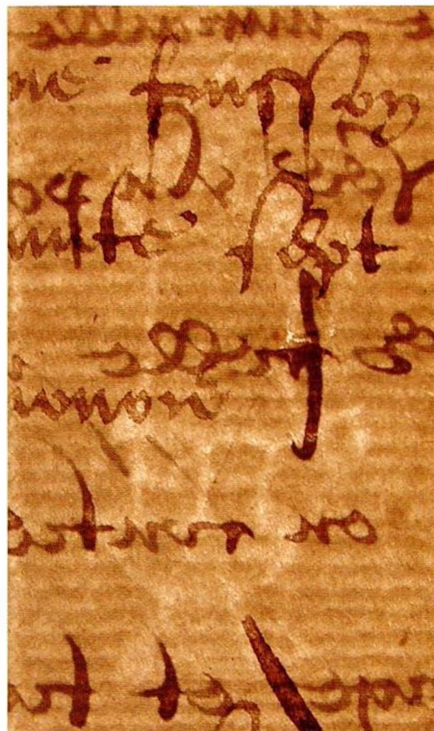
<sup>35</sup> Article cité à la note 2.

<sup>36</sup> Jusqu'à présent négligés parce qu'assez lacunaires, elliptiques

(ils ne donnent guère que des noms de personnes, sans autres précisions) et difficiles à déchiffrer.



*Filigranes de Pierre Hesmes, Étampes, 1544*



*Filigranes de Pierre Hesmes, Étampes, 1560*

En revanche il est avéré que Jean Olivier fut le gendre et le successeur de Pierre Hesmes. En effet, à une date indéterminée entre 1565 et 1572, le registre du fief des Longs mentionne comme censitaires, côte à côte, « la veuve de Pierre Hemes » et « Jean Olivier »<sup>37</sup> ; par ailleurs, comme on l'a dit, le censier de Valnay de 1583 compte comme censitaire le papetier Jean Olivier là où il mentionnait en 1549 le papetier Pierre Hesmes ; enfin et surtout, le 16 décembre 1566 est baptisé à Saint-Martin « Gabriel Olivier filz de Jehan Olivier et de Jehanne Heme sa mere ». La chose est d'autant plus notable que la famille Olivier a tenu à Étampes jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle un moulin papetier dont on nous précise clairement en 1668<sup>38</sup> qu'il s'agit du moulin de la Pirouette.

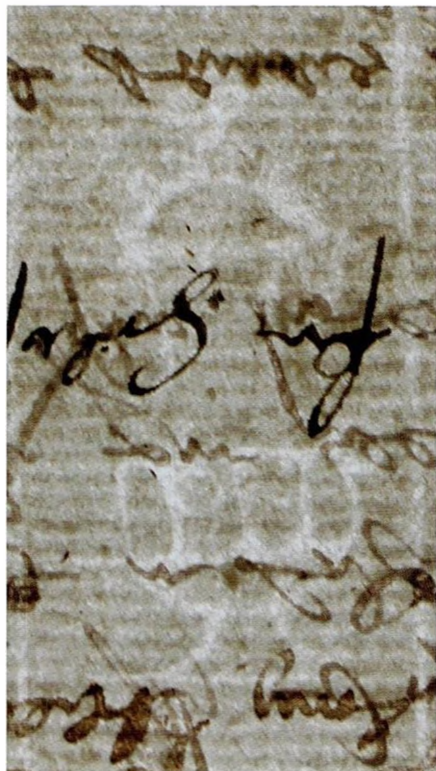
Les filigranes vont nous apprendre davantage sur ce Pierre Hesmes. A partir de 1542 on trouve à Étampes, dans les registres des notaires Jean Bryon<sup>39</sup> et Michel Loyseau<sup>40</sup>, un papier dont le filigrane figure, avec différentes variantes, un *Pot d'étain au couvercle langueté sommé d'un fleuron, qui porte sur sa panse les initiales PH*. On le

<sup>37</sup> Inventaire sommaire des archives départementales de Seine-et-Oise, série E 3994.2, p. 332.

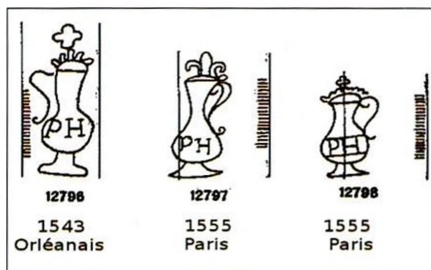
<sup>38</sup> Charles Forteau, article cité à la note 2.

<sup>39</sup> Archives départementales de l'Essonne (AD91) 2E 59/5.

<sup>40</sup> AD91 2E 56/6.



*Filigranes de Pierre Hesmès, Étampes, 1561*



*Filigrane de Pierre Hesmès, d'après Briquet*

retrouve encore dans un rapport d'experts relatif à des travaux à faire au port d'Étampes en juillet 1560<sup>41</sup>, et pour finir dans le registre de Longchamp de 1561<sup>42</sup>.

Briquet connaissait déjà trois variantes de ce filigrane aux initiales P. H., sans savoir à qui l'attribuer (n°12796 à 12798), la première variante attestée en Orléanais en 1543, et les deux autres à Paris en 1555.

41 Archives municipales AA 129.

42 AD91 E 3900.

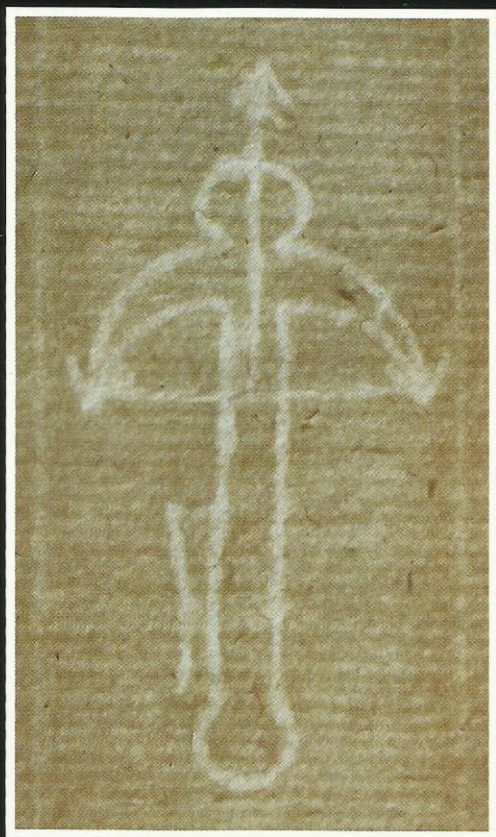


En conclusion, nous n'avons pas trouvé trace d'une production de papier à Étampes avant le XVI<sup>e</sup> siècle. Le papier qu'on y consommait depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, d'abord pour les simples brouillons, puis pour les documents définitifs, était originellement importé de Champagne. Il est difficile, dans l'état actuel de la recherche d'en déterminer, les raisons avec certitude. Était-ce la simple conséquence de l'avance prise par les papetiers champenois, et de la puissance de leur industrie ? Ou bien ce commerce particulier profitait-il d'un flux économique plus large continuant une tradition héritée des défuntes foires de Champagne, après leur âge d'or, au XIII<sup>e</sup> siècle ?

Quoi qu'il en soit l'approvisionnement en papier étampoïse a connu ensuite une certaine diversification, où s'affirma à partir du début du XVI<sup>e</sup> siècle le rôle croissant de Paris comme plaque tournante du commerce pour tout le bassin parisien.

C'est seulement à partir des années 1530 qu'est attestée avec certitude une production locale de papier à Étampes, pour répondre à la demande toujours croissante tant locale que nationale. Le premier papetier étampoïse identifié avec certitude et bien documenté est Pierre Hemes.

Dès 1543 au moins, Pierre Hemes exporte une partie de sa production à une cinquantaine de kilomètres à la ronde, en moins en Orléanais et à Paris, ce qui explique qu'il ait besoin en 1561 d'aller chercher de la matière première jusqu'à Chartres. Il tenait sans doute le moulin de la Pirouette, qui passera ensuite, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, à la famille Olivier.



Prix : 12 €